



DES COLTS ET DU BEETHOVEN

(ET IL PARAÎT QUE LA MUSIQUE ADOUCIT LES MOEURS...)

ELSA ERRACK

Elsa ERRACK

Des Colts et du Beethoven

(Et il paraît que la musique adoucit les mœurs...)

© Elsa ERRACK, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-0473-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PARTIE I

LA TRAQUE

I

Un fracas terrible le réveilla en sursaut. Il était déjà trop tard. Un homme venait de défoncer la porte, malgré le lit qu'il avait eu la précaution de mettre en travers la veille pour la protéger. Comment ? D'un coup de carabine ? Il n'eut pas le temps d'avoir de réponse. C'est à peine s'il put distinguer un chapeau gris crasseux avançant vers lui qu'il ressentait déjà une terrible douleur, l'autre lui vidait consciencieusement le barillet de son Colt 44 en pleine poitrine. Il lui semblait que cela durait, durait. Et pas moyen de saisir son arme, et cela le tourmentait terriblement : comment se faisait-il que lui, si rapide, si précis, n'ait rien pu faire ? Il s'en voulait à un tel point que l'idée de la mort, sa propre mort pourtant si proche, ne le hantait même pas et cela aussi l'étonnait et il était surpris également qu'il puisse réfléchir à tout cela.

Quand il ouvrit les yeux après avoir réussi à sommeiller quelques heures entrecoupées de nombreux réveils et peuplées de cauchemars comme celui qui venait de le réveiller, une faible lueur pénétrait dans la chambre miteuse par l'unique fenêtre aux vitres sales. La main gauche déjà sur son Colt, il jeta un bref regard sur la porte : elle était heureusement intacte. Presque chaque nuit ce même cauchemar revenait depuis bientôt trois mois maintenant, Victor étant constamment sur ses gardes, de jour comme de nuit, traqué, les nerfs à vif, toujours à la merci de la balle qui mettrait fin à ses jours. Il se leva du vieux fauteuil bancal où il avait passé la nuit puis se dirigea avec précaution vers la fenêtre. Il jeta un coup d'œil prudent sur la rue poussiéreuse. Un jour glauque pointait peu à peu. La tempête qui sévissait la veille s'était calmée, il ne soufflait plus qu'un vent encore assez furieux. La rue était déserte.

Il entreprit une toilette sommaire – ce qui le contraria car habituellement il prenait un bain quotidien quand il était en ville – versant dans une cuvette à la propreté douteuse le peu d'eau qu'il y avait dans le broc ébréché, le tout étant posé sur une table si frêle qu'elle donnait l'impression de vouloir s'effondrer à tout moment sous ce poids pourtant ridicule. Il prit toutefois le temps de se raser parfaitement, utilisant pour cela son propre miroir et son savon à barbe, étant donné que la chambre n'offrait pas ce genre de confort. Avec son lit rempli de punaises que Victor avait dédaigné autant par dégoût que par la nécessité d'être toujours sur le qui-vive, la pièce présentait un spectacle désolant. Le plancher

était noir de crasse tout comme les murs et le fauteuil où il avait passé la nuit devait dater de l'époque de Thomas Jefferson. « Et dire que Domir est mort ! » La terrible nouvelle qu'il avait apprise un mois plus tôt et qui l'avait effondré lui revint douloureusement à l'esprit. « C'était stupide de ma part mais, il me semblait que jamais cela n'arriverait. » Puis il peigna soigneusement son abondante chevelure brune, se disant machinalement qu'il ferait bien de se rendre chez le barbier pour une bonne coupe. Il s'habilla le plus élégamment possible malgré une chemise blanche des plus froissées, n'ayant pas été repassée depuis longtemps. C'est là qu'un des boutons de son gilet lui resta dans les doigts... Ce qui n'aurait dû être qu'un détail des plus futiles au vu de sa situation provoqua un trouble chez lui. Comment, lui, toujours vêtu de façon impeccable, devoir porter un gilet auquel il manquait un bouton ? Et après ? Ce seraient des manches élimées ? Une cravate qui s'effiloche ? Des chaussures trouées ? Lui apparut aussitôt l'image de ce pauvre hère, qu'il avait croisé dans la rue la veille au soir juste avant d'arriver dans cette misérable auberge des abords de Wichita, à qui il manquait la moitié des dents et qui exhibait ses haillons tout en réclamant quelques cents. Ce n'est pas qu'il ait vécu auparavant dans le luxe – la parenthèse dorée de Denver mis à part – mais il n'avait jamais manqué de rien étant enfant et ce jusqu'à l'âge de dix-sept ans et depuis peu encore, il connaissait une grande aisance. Il s'aperçut aussi que sa boîte à pâte dentifrice Sheffield était quasiment vide et tout en la laissant sur la table, il se dit, sarcastique, que vu ce qui l'attendait, cela ferait toujours quelques onces de moins à transporter.

Dans la salle de l'auberge qui offrait un décor tout à fait en accord avec la chambre et où régnait une lourde odeur de graillon, officiait un gros homme chauve à la mine réjouie. Quand Victor entra, quatre jeunes hommes, dont aucun ne devait avoir plus de dix-huit ans, des cowboys à la tenue fruste, en sortaient justement. L'aubergiste voyant le visage de Victor aux traits tirés par la fatigue, lui demanda, sur un ton ironique, s'il avait passé une bonne nuit. Celui-ci ne daigna pas répondre et s'assit devant l'une des tables branlantes et poisseuses. Bien que le vent se soit calmé depuis la veille, on avait toujours l'impression qu'il allait emporter le bâtiment de bois vacillant, l'air poussiéreux s'infiltrant à travers les planches disjointes. Victor réussit à obtenir un œuf frit et un café épouvantable. Il n'osait presque pas toucher au morceau de gâteau rassis que l'aubergiste avait apporté en assurant jovialement que sa femme l'avait fait seulement la veille. Victor fut surpris de découvrir qu'il avait cependant bon

goût. Et soudain, subrepticement, lui revinrent en mémoire Denver, le Brown Palace Hotel, Octavie, douces images ressurgies d'un temps qui lui semblait déjà lointain – alors que tout cela datait seulement de quatre ans. Il fut étonné que de tels souvenirs émergent de son esprit car il ne repensait pas souvent à cette époque. Mais ce n'était vraiment pas le moment de se remémorer cela. Il s'empessa de chasser ces pensées, il lui fallait concentrer toute son attention sur ce qu'il avait à faire.

Il alla seller son cheval, son adorée Terpsichore, une jument anglo-arabe de douze ans à la robe alezane. Il lui dit quelques mots en français – il n'y avait presque plus qu'avec ses chevaux qu'il parlait le français ces derniers mois : « Tu vas être un peu plus chargée que d'habitude mais enfin, cela ne fera pas un poids très lourd » puis il alla flatter une dernière fois l'encolure de Boniface, son ancien cheval de bât. Il était obligé de le laisser, et cela pour diverses raisons. Tout d'abord, parce que lorsqu'il était arrivé la veille au soir, il avait joué de malchance : l'aubergiste l'avait reconnu immédiatement et il avait bien fallu négocier pour ne pas être livré au shérif. Victor n'ayant plus assez d'argent, le cheval avait servi de monnaie d'échange. Boniface n'était plus de la première jeunesse mais il était encore solide et bien entretenu. Ensuite, il fallait bien avouer que Victor n'avait plus grand-chose à lui faire porter depuis cette épouvantable histoire qui lui était arrivée un mois auparavant à l'hôtel (un hôtel digne de ce nom car à l'époque il pouvait encore se le payer) de North Platte. Enfin, il devrait, encore plus que d'habitude, faire montre de rapidité, et si Terpsichore volait au-dessus du sol, ce n'était pas le cas de ce pauvre vieux Boniface qui allait le ralentir au risque de lui faire perdre la liberté et donc la vie car la corde l'attendait en cas d'arrestation.

Il sortit dans la rue qui commençait lentement à s'animer. C'était une belle matinée de septembre, hormis le vent qui soufflait encore assez fort. Terpsichore montrait des signes de nervosité, ressentant l'inquiétude de son maître. Victor traversa la ville de Wichita, cette ancienne « cowtown » qui comptait désormais plus de dix mille habitants, au quotidien plus calme qu'à l'époque où elle était une tête de ligne pour le transport du bétail au début des années 1870. En ces temps-là des hordes de cowboys l'investissaient régulièrement lorsqu'ils conduisaient les troupeaux de vaches jusqu'à la gare. Après un rude voyage de plus de deux mois, l'arrivée en ville donnait lieu à une explosion de joie par trop bruyante et exubérante au goût des honnêtes citoyens désirant mener une vie tranquille. C'est ainsi que s'était forgée la mauvaise réputation de Wichita et

encore plus celle de Delano, la ville de l'autre côté de l'Arkansas où se trouvaient quantité de saloons, tripots et maisons closes qui étaient pris d'assaut par tous les marchands de bétail, conducteurs de troupeaux et cowboys. Victor emprunta les rues les moins fréquentées, le chapeau baissé sur les yeux, prenant une allure calme et dégagée mais étant dans la crainte permanente d'être reconnu. Il arriva dans le quartier résidentiel de College Hill où vivaient les habitants les plus fortunés de la ville. Il s'avança jusqu'aux abords d'une immense villa construite sur une éminence artificielle, une réplique d'un des palais vénitiens de Palladio, la villa Foscari, dont les somptueuses colonnes ioniques de pierre blanche de Pucisca dominaient un grand bassin où évoluaient des cygnes noirs. Un magnifique jardin entourait la maison, agrémenté de statues représentant divers personnages de la mythologie grecque, il y avait même un Cerbère dans un coin, tellement criant de vérité qu'il semblait que, de ses trois gueules allaient sortir de furieux aboiements et qui, invariablement, faisait sursauter les invités qui le découvraient subitement au détour d'une allée.

Victor s'arrêta à une centaine de yards de la villa et descendit de cheval. Il attacha Terpsichore à l'une des branches à moitié cassée, qui pendait au sol, d'un énorme chêne et se plaça en embuscade derrière l'arbre. Il vérifia ensuite à nouveau minutieusement son arme – il avait pris un de ses Schofield – puis il tenta de s'immobiliser, le revolver dans la main gauche, prêt à faire feu. Alors qu'il était toujours si sûr de lui et maître de ses nerfs, cette fois il ne parvenait pas à évacuer une forte tension qui avait envahi tout son corps. Il n'avait pas eu le temps de bien inspecter les lieux, de se préparer et il n'aimait pas ça. Il n'était jamais allé auparavant dans ce quartier de Wichita et c'est seulement la veille, avant de s'installer dans cette pauvre auberge qu'il était passé pour observer la maison, mais très rapidement et il faisait déjà nuit. C'est donc presque contre son gré qu'il finit par sortir une flasque de whisky d'un de ses sacs de selle et qu'il en but quelques gorgées bien qu'il se fût donné pour règle de ne jamais boire une goutte d'alcool avant de se mettre au « travail ». Radomir le lui avait dit cent fois : « Le whisky et le tir, ça ne fait pas bon ménage, parce que, à part troubler la vue et faire trembler la main... » Victor se disait qu'il lui fallait à tout prix réussir, réussir à éliminer le commanditaire de ces tueurs lancés les uns après les autres à ses trousses. Il avait supprimé le premier à Grand Island au Nebraska, le second sur la route de Kearney et lorsqu'il avait découvert qu'un troisième l'avait pris en chasse, il avait compris qu'il ne le laisserait jamais en paix où qu'il se trouve. Après le désastreux épisode de North Platte, il était parvenu à se

débarrasser du troisième tueur, mais il savait trop bien qu'il en avait à nouveau deux autres à ses basques – il espérait d'ailleurs qu'ils ne surgiraient pas à l'instant. Pour avoir une chance de s'en sortir vivant, Victor savait qu'il devait d'abord en finir avec l'homme qui s'acharnait après lui et qui ne cesserait de lui envoyer ses mercenaires qu'une fois mort.

« Et dire que je n'en serai pas là, que tout cela ne serait pas arrivé si je n'avais pas eu la faiblesse, la bêtise... La bêtise ? L'idiotie oui – et là Victor ne trouvait jamais de mot assez fort pour se blâmer – d'accepter ce contrat proposé par ce crétin d'Albert Cooler, ce traître, cet imbécile, cette chiffé molle, ce pleurnicheur... » Victor s'arrêta là, mais il n'avait pas pu s'empêcher, encore une fois, de se reprocher amèrement de s'être laissé embarquer dans cette stupide affaire qui avait complètement bouleversé le cours de sa vie et l'avait mis en constant péril de mort. S'invectivant, s'injuriant même, il ne cessait de se demander ce qu'il lui était passé par la tête, ce soir de mai dernier. » Et tout ça pour 545 misérables dollars ! » Lui qui ne se déplaçait jamais pour moins de cinq mille ! Il finit par se ressaisir, se répétant à nouveau qu'il ne pouvait pas savoir que cela tournerait aussi mal, puis desserra les mâchoires, ferma les yeux et expira lentement pour se forcer à retrouver le calme.

Dix heures dix. Exactement. Dans un élégant cabriolet à quatre roues mené par un vieux cocher noir vêtu d'une livrée écarlate, Blake Hole sortait de la villa pour se rendre à sa quotidienne séance de spiritisme. Victor arma le chien de son revolver. Mais pour comprendre pourquoi Victor Brennan s'apprête à tuer Blake Hole en cette matinée de septembre 1876, il nous faut revenir quatre ans en arrière, lorsque John Cooler, modeste ingénieur de Chicago venu s'installer à Wichita travaillait d'arrache-pied afin de créer sa Cooler Refrigerator Company.

II

— P’pa, tu viens manger, il est presque 22h... En plus Margarita nous a fait sa tarte à la rhubarbe...

— Viens, viens voir ! ça y est, j’y suis, regarde un peu, je vais t’expliquer le fonctionnement.

C’est bien parce qu’il aimait à ce point son père et éprouvait pour lui une grande admiration, sachant aussi combien ses recherches étaient fondamentales à ses yeux qu’Albert se pencha sur les plans qui jonchaient la table de travail plutôt que d’aller déguster une part du délicieux gâteau dont l’odeur suave agaçait encore plus son appétit. L’adolescent tenta de se concentrer afin d’essayer de comprendre les explications.

— Tu vois, en fait c’est tout bête, mais... personne encore n’y avait pensé. Voilà : là, en haut des wagons, il y aura les caissons contenant la glace, ainsi l’air refroidi s’écoulera vers le bas. Il n’y aura plus qu’à bien emballer la viande, et... le tour est joué ! Elle pourra être transportée sans dommage pendant plusieurs jours. Et maintenant que je le tiens, mon wagon frigorifique, il va falloir monter cette affaire... Tu vas voir, dans quelques mois, des wagons de la Cooler Refrigerator Company sillonneront les Etats-Unis d’Ouest en Est ! De Wichita à Chicago et peut-être même jusqu’à New York ! Et nous gagnerons des millions !

— Ah ! C’est formidable p’pa ! Je l’ai toujours dit, tu as des idées géniales ! Et maintenant, tu viens manger ?

John Cooler en avait passé un temps pour le mettre au point, ce wagon frigorifique ! Cela faisait des mois et des mois qu’il y travaillait. Mais attention, c’était un wagon réfrigérant fiable, performant, pas une de ces glacières sur roues – les premières tentatives avaient eu lieu vers 1851 – qu’on ne pouvait utiliser qu’en hiver et dans lesquelles la viande en contact avec la glace s’abîmait, prenant un mauvais goût et se décolorant, ni ces wagons où les carcasses étaient suspendues au-dessus d’un mélange de sel et de glace que l’on avait rapidement cessé d’utiliser car ils provoquaient des déraillements tant leur charge oscillait dans les virages. La mise au point de ce wagon frigorifique n’était toutefois qu’un élément de la vaste entreprise que John Cooler se promettait de mettre en œuvre. Depuis quatre ans, John ne vivait plus que pour